

## **Le génocide, la langue arménienne et les poètes : Daniel Varoujan et Egiché Tcharents**

Il peut paraître paradoxal d'associer poésie et génocide, mais cela a toutefois un sens dans le cas arménien dans la mesure même où la langue est intrinsèquement liée au destin du peuple arménien. Depuis la création de l'alphabet arménien attribuée à Mesrop Machtots et tout au long de l'histoire de l'Arménie, la langue a été un puissant vecteur d'identité nationale. Il serait dès lors surprenant que le génocide, qui a profondément marqué le destin arménien, soit demeuré sans conséquence sur la langue arménienne et sur l'expression littéraire en arménien. Les lignes qui suivent tenteront de l'illustrer en puisant dans l'œuvre de deux écrivains, Daniel Varoujan et Eghiché Tcharents.

« Les deux plus grands poètes arméniens de ce début du XX<sup>e</sup> siècle, Daniel Varoujan (1884-1915) et Egiché Tcharents (1897-1937) sont morts dans des conditions atroces », écrit Marc Nichanian en tête du premier volume de son remarquable recueil sur *Les littératures arméniennes au XX<sup>e</sup> siècle* : le premier disparaît suite suite aux arrestations d'avril 1915 à Constantinople, le second, victime de la terreur stalinienne, meurt dans les prisons du NKVD à Erevan<sup>1</sup>. Quel était l'état de la langue arménienne avant eux ? La langue était dans une situation marquée par trois évolutions parallèles. Premièrement, la langue classique, le *grabar*, était devenue progressivement, dès le XV<sup>e</sup> siècle, une langue morte mais s'efforçant de demeurer une langue littéraire. Deuxièmement, la langue moderne peinait à se faire accepter également comme langue littéraire. Enfin, langue ancienne et langue moderne étaient concurrencées par divers dialectes, subissant un processus d'émission accéléré par l'absence d'une entité politique arménienne qui, sous la forme d'un État, aurait pu jouer un rôle unificateur ; la plupart de ces dialectes subissaient aussi une turquisation importante, ce qui leur interdisait de facto l'accès au statut de langue littéraire (le dialecte de Constantinople, vers 1850, comptait plus de 4000 mots turcs) ; c'est d'ailleurs pour cette raison que les lettrés arméniens, et parmi eux les Mékhitaristes, en plein milieu du XIX<sup>e</sup> s., tentèrent encore de faire revivre la langue classique. Le résultat de ces évolutions se traduisait par une séparation entre langue littéraire et langue parlée, et, plus important sans doute, entre lettrés et peuple. Telle est la situation au XIX<sup>e</sup> s.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le génocide de 1915-1916 touche donc un peuple arménien traversé par une crise linguistique profonde, se résumant à deux questions, corrélées : quel état de la langue arménienne sera-t-il appelé à devenir langue littéraire ?, et cette langue littéraire rétablira-t-elle un lien entre le peuple et les lettrés ? Ce sera précisément l'action de la génération d'écrivains réunis en 1914 autour de la revue *Mehyan* à Constantinople de susciter une prise de conscience et d'objectiver la situation d'émiettement des parlers populaires dialectaux et de leur état d'abandon, et de formuler le projet d'un retour littéraire aux sources populaires.

---

<sup>1</sup> Marc Nichanian, *Entre l'art et le témoignage. Les littératures arméniennes au XX<sup>e</sup> siècle*, volume I. *La révolution nationale*, Genève, MetisPresses, 2006, p. 19.

La revue *Mehyan*, c'est notamment Daniel Varoujan, qui appartient à la génération de 1915, avec Vahan Tékéyan, Siamantho, Rouben Sévag, Komitas ... Siamantho (1878-1915) est assassiné en Anatolie en 1915. Komitas (1869-1935), qui a restitué la musique arménienne ou plutôt qui a réécrit dans des formes majoritairement occidentales des musiques dont la forme antérieure demeure largement inconnue, meurt en France dans une clinique psychiatrique. Vahan Tékéyan (1878-1945), qui échappe miraculeusement aux massacres, est un poète qui se nourrit aussi des traductions arméniennes qu'il compose des oeuvres de Ronsard, Baudelaire et Verlaine. Daniel Varoujan (1884-1915) étudie au Collège Saint-Lazare à Venise, puis durant trois ans à l'université de Gand ; son séjour en Europe lui fait connaître des poètes tels que Hugo, Baudelaire, Verhaeren. Cette génération de poètes est directement touchée par le génocide, et leur œuvre, comme la plus grande partie de la littérature arménienne contemporaine, exprime cette souffrance, cette fierté tragique si caractéristique de la destinée arménienne<sup>2</sup>.

Écoutons Daniel Varoujan, dans son magnifique poème intitulé *Terre rouge* :

*« J'ai là, sur ma table, dans une coupe,  
un peu de terre d'Arménie.  
L'ami qui m'en a fait cadeau croyait  
m'offrir son cœur — bien loin de se douter  
qu'il me donnait en même temps celui  
de ses aïeux.  
Je n'en puis détacher mes yeux  
— comme s'ils y prenaient racine...  
Terre rouge. Je m'interroge :  
d'où tient-elle cette rougeur ?  
Mais s'abreuvant tout ensemble de vie  
et de soleil, épongeant toutes les blessures,  
pouvait-elle ne pas rougir ?  
Couleur de sang, me dis-je,  
terre rouge, bien sûr, car elle est arménienne !  
Peut-être y frémissent encore des vestiges  
de brasiers millénaires,  
les fulgurances des sabots  
qui naguère couvrirent d'ardente poussière  
les armées d'Arménie...  
Y subsiste peut-être un peu de la semence  
qui me donna la vie, un reflet de l'aurore  
à laquelle je dois ce regard sombre,  
ce cœur que hante un feu surgi  
des sources mêmes de l'Euphrate,  
ce cœur couvant l'amour non moins que la révolte...  
Y scintillent peut-être  
quelques paillettes, quelques bribes*

---

<sup>2</sup> Sur ce thème, voir Bernard Coulie, *La poésie arménienne : fierté et sens du tragique*, dans *La Revue Générale*, 146 (2010), p. 27-48.

*de notre livre d'or : un atome de Haïk,  
une particule d'Aram, un éclat chu  
de l'œil cosmique d'Anania...  
Oui, devant moi, sur ma table, emplissant  
à peine une coupe, cette poignée de terre  
pourpre résume tout un peuple,  
un pays mémorable aujourd'hui revêtu  
d'une éclatante chrysalide... »<sup>3</sup>*

Écoutons aussi *La cime de mon amour* de Eghiché Tcharents (1897-1937), l'un des plus grands poètes de la jeune Arménie soviétique :

Ես իմ անուշ Հայաստանի արևահամ բառն եմ սիրում,  
Մեր հին սագի ողբանուագ, լացակումած լարն եմ սիրում,  
Արնանման ծաղիկների ու վարդերի բոյրը վառման,  
Ու Նայիրեան աղջիկների հեզաճկում պա՛րն եմ սիրում :

Սիրում եմ մեր երկինքը մուգ, ջրերը ջինջ, լիճը լուսե,  
Արևն ամրան ու ձմեռուայ վիշապաձայն բուքը վսեմ,  
Մթում կորած խրճիթների անհիւրընկալ պատերը սև  
Ու հնամեալ քաղաքների հազարամեայ քա՛րն եմ սիրում :

Ուր է՛լ լինեմ – չե՛մ մոռանայ ես ողբաձայն երգերը մեր,  
Չե՛մ մոռանայ աղօթք դարձած երկաթագիր գրքերը մեր,  
Ինչքան էլ սո՛ւր սիրտս խոցեն արինաքամ վերքերը մեր –  
Էլի՛ ես որք ու արնավառ իմ Հայաստան – եա՛րն եմ սիրում :

Իմ կարօտած սրտի համար ո՛չ մի ուրիշ հեքեաթ չկայ.  
Նարեկացու, Քուչակի պէս լուսապսակ ճակատ չկայ.  
Աշխա՛րհ անցի՛ր, Արարատի նման ճերմակ գազաթ չկայ.  
Ինչպէս անհաս փառքի ճամբայ՝ ես իմ Մասիս սա՛րն եմ սիրում :

*« De ma douce Arménie, berceau de Haïk, j'aime la langue  
à la saveur solaire, de nos vieux saz j'aime la voix plaintive,  
j'aime le sang des fleurs, l'odeur des roses qui flamboient,  
et j'aime voir danser les filles les plus belles — celles du Naïri.*

*J'aime l'abîme obscur de notre ciel, la transparence  
des sources, la lumière lacustre, le feu noir de l'été,  
le vent, la neige au comble de l'hiver, le délire  
des neiges, les cris vertigineux du vent... j'aime la sauvage,  
la charbonneuse figure des demeures séculaires, noyées  
dans l'ombre, et la pierre, l'indestructible pierre  
des villes mémorables...*

---

<sup>3</sup> Traduction de Vahé Godel, *La poésie arménienne du V<sup>e</sup> siècle à nos jours. Anthologie*, Paris, La Différence, 2006, p. 154-155.

*Toujours et en tous lieux, je me rappellerai  
nos chansons douloureuses, la prière innombrable  
que recèlent nos manuscrits, toutes les paroles  
qui retentissent dans cette fabuleuse forêt d'onciales  
et d'enluminures... le martyre des nôtres me taraude  
le cœur... Arménie... Arménie... ô mon amour sanglant,  
mon bel amour meurtri !*

*Mon cœur ne sait d'autre légende  
que la mémoire qui le hante,  
mon cœur ne sait de front plus glorieux  
que celui de Koutchak et de Narekatsi !  
pour mon cœur nulle cime n'est plus blanche que celle  
de l'Ararat ! le sommet du Massis — la voie de l'Absolu...  
la cime de mon amour ! »<sup>4</sup>*

Une première lecture pourrait donner à penser que tout rapproche ces deux poètes, et en effet de nombreux thèmes les rapprochent, mais beaucoup aussi les sépare, et le génocide est à la fois ce qui les rapproche et ce qui les sépare. Varoujan est une des premières victimes de la Catastrophe, mais il n'a rien écrit sur elle ; Tcharents n'est pas victime de la Catastrophe, mais il a beaucoup écrit sur à son sujet. Il y a un autre élément qui les rapproche et les sépare à la fois : la langue arménienne. Ils ont tous deux écrit en arménien, mais pas dans la même langue : Varoujan compose en arménien occidental, Tcharents en arménien oriental. Mais l'un et l'autre sont préoccupés par la même question, celle de savoir comment ces langues arméniennes pouvaient s'élever au niveau de langues littéraires et artistiques pour devenir des expressions nationales, sans pour autant tomber dans une revendication nationaliste. Pour tous les deux, s'exprimant dans des langues identiques mais pourtant différentes, cela passait par une esthétisation de la langue et par un retour aux thèmes fondateurs de la culture arménienne, et par l'intégration des racines et des traditions dans la construction de la modernité, démarche qui constitue une dimension fondamentale de l'arménité. Il ne s'agissait pas de choisir l'un des dialectes et de l'élever au rang de langue littéraire, il ne s'agissait pas non plus de faire revivre artificiellement la langue classique : il fallait partir d'un état de langue commun à tous, aux lettrés comme au peuple, et l'enrichir des thèmes, des formules et de l'esthétique hérités de la tradition arménienne.

Il est important, un 24 avril, de se souvenir du génocide, comme il est important de s'en souvenir tous les jours. Mais il est important aussi, tous les jours et y compris le 24 avril, de ne pas se souvenir que de cela. Il ne faut pas relire l'histoire des Arméniens à la seule lumière du génocide. Cela risquerait de faire passer cette tragédie pour une sorte d'aboutissement inéluctable du destin arménien, comme si celui-ci aurait été marqué par un déterminisme devant nécessairement aboutir à 1915. Cela risquerait aussi de faire de cette tragédie l'élément fondateur d'une identité arménienne, avec le

---

<sup>4</sup> Traduction de Vahé Godel, *La poésie arménienne du V<sup>e</sup> siècle à nos jours. Anthologie*, Paris, La Différence, 2006, p. 172 (la version française ne rend malheureusement pas le rythme ni la rime du texte arménien).

risque que la reconnaissance, tant attendue, de ce génocide finirait par se traduire pour les Arméniens par une perte de repère.

« *J'ai là sur ma table, dans une coupe, un peu de terre d'Arménie* » : ces lignes, lues un 24 avril, prennent une résonance particulière, car chacun est tenté d'y voir une allusion à la terre ancestrale dont les Arméniens sont arrachés par le génocide. Le génocide est encore plus présent dans nos esprits lorsque nous entendons le poète parler de sa terre en l'appelant « *Terre rouge. [...] Couleur de sang, me dis-je, terre rouge, bien sûr, car elle est arménienne !* ». Mais telle n'était pas la résonance que Daniel Varoujan voulait y mettre, car ces lignes ont été écrites bien avant le génocide et évoquaient tout autre chose. Lorsque Tcharents évoque la « *voix plaintive* » de l'Arménie, « *l'abîme obscur de notre ciel, nos chansons douloureuses, le martyre des nôtres* », lorsqu'il s'écrie « *Arménie... ô mon amour sanglant, mon bel amour meurtri* », il ne fait pas nécessairement allusion au génocide, même si celui-ci est présent aussi à notre esprit à la lecture de ces quelques vers.

Ces deux poèmes sont en réalité des poèmes d'espoir, voire d'optimisme. Ce qu'ils évoquent, c'est moins la souffrance du peuple arménien que sa capacité à renaître, que sa créativité et la richesse de ses traditions. Pour Varoujan, ce sont les *vestiges des brasiers millénaires, les fulgurances des sabots, les paillettes de notre livre d'or : un atome de Haïk, une particule d'Aram, un éclat chu de l'œil cosmique d'Anania*. Pour Tcharents, ce sont *la langue à la saveur solaire, l'odeur des roses qui flamboient, la fabuleuse forêt d'oncials et d'enluminures, le front glorieux de Koutchak et de Narekatsi*.

L'espoir est explicite lorsque Varoujan, regardant sur sa table la coupe contenant un peu de terre d'Arménie, poursuit son poème en écrivant :

*Oui, par le truchement de ce corps minuscule  
un pays tout entier me parle, m'interpelle  
— comme les astres qui fécondent  
les bleus labours de l'infini,  
sa poussière de feu illumine mon âme...  
Tressaille alors la lyre  
de mon impatience et mon désert  
soudain verdoie comme sous les caresses  
d'un souffle printanier.*

La lyre de l'impatience de Varoujan se combine à la voix plaintive des vieux saz de Tcharents : ce que nous pouvons entendre, et sans doute ce que nous devons entendre, surtout aujourd'hui, un 24 avril, est que leur musique est moins celle de la tragédie que celle de la joie et de l'espoir.

Bernard Coulie